

EVAINS WÊCHE

# LES BRASSEURS DE LA VILLE

ROMAN

MÉMOIRE  
D'ENCRER





LES BRASSEURS  
DE LA VILLE

Mise en page : Virginie Turcotte  
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2014  
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada  
Wêche, Evains, 1980-

Les brasseurs de la ville  
(Roman)

ISBN 978-2-89712-266-9 (Papier)

ISBN 978-2-89712-268-3 (PDF)

ISBN 978-2-89712-267-6 (ePub)

I. Titre.

PQ3949.3.W42B72 2014 843'.92 C2014-941665-2

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Nous reconnaissons également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodec.

Mémoire d'encrier  
1260, rue Bélanger, bureau 201  
Montréal, Québec,  
H2S 1H9  
Tél. : (514) 989-1491  
Télec. : (514) 928-9217  
info@memoiredencrier.com  
www.memoiredencrier.com

Evains Wêche

LES BRASSEURS  
DE LA VILLE

Roman

**MÉMOIRE**  
D'ENCRIER 









Tu me remplis le sac de pain et de ce qui reste du bocal de *manba*<sup>1</sup>. Tu y mets deux ou trois patates bouillies. Tu le fais volontiers si je suis un homme. Fais-le aussi sans rechigner si je suis une femme ; je crois que toute femme aimerait que son homme s'inquiète de ce qu'elle prendra au lunch. Je t'embrasse. J'ai encore envie de toi. Je touche ton sexe et le désir palpite sous mes doigts. On cherche un coin sombre dans la chambre, mais on sait déjà que chez nous, c'est trop petit, on n'a pas le luxe de se payer une intimité. Je te souris. Quelle idée d'attendre jusqu'à mon retour ! Dommage. Tu me serres. Plein de promesses pour ce soir.

Enjambant les enfants qui dorment à même le sol, je sors dans le matin. Un matin sans odeur. Ici ce n'est pas comme à la campagne, à Fond'Icaques. Dehors m'engloutit vite. Je suis quelque part dans cette foule qui attend sur le boulevard. Une masse de couleurs composée d'uniformes ; on dirait un enfant à ses premiers dessins : les chemises et corsages à carreaux

1 Beurre d'arachides.

correspondent aux écoliers ; les couleurs sombres vont au bureau ; les casques blancs, jaunes ou verts sont des ouvriers, maçons, camionneurs, électriciens, plombiers – les bleus, des militaires blancs ; les blue-jeans délavés, des étudiants ; les autres, la grande majorité multicolore, ont du blues dans les yeux. SDF. Sans destination fixe.

Tout ici est une question de couleur. Dis-moi quelle couleur tu portes, je te dirai qui tu es. Comme moi, les SDF tout couleur vont et viennent ici et là, brassant l'air de la ville. Et la couleur, c'est une question de famille. Ma mère, si ce n'est mon père, portait joyeusement une chemise trop large à grosses fleurs rouges sur une jupe longue à petites fleurs jaunes ou un pantalon vert. C'était le seul moyen de colorer sa vie. Depuis, nous sommes arcs-en-ciel.

Dans la rue, les heures se ressemblent. La ville vit à l'heure du brassage. Il y a le jour, il y a la nuit. Entre les deux, il n'y a que le sommeil. Du matin au soir, les camionnettes, les bus et les tap-taps transportent les brasseurs vers toutes les destinations. Express partout. Les haut-parleurs des tap-taps prennent la rue et font danser les couleurs. Celles des bus d'écoliers jaunes, fourretout où se jettent les passagers qui n'ont pas toujours de quoi payer le trajet ; des petits bus blancs ou gris où montent les fonctionnaires des bureaux et leurs enfants des beaux collèges ; des camionnettes, sortes d'anciens pick-up recréés par des fabricants de carrosseries en bois peint ; des tap-taps, version bus des camions Daihatsu, décorés par nos artistes fous de portraits de stars,

et à bord desquels montent les jeunes désœuvrés, sans destination fixe, rêvant d'être Messi, Sweet Micky, Shakira...

À Port-au-Prince, c'est chaque jour le carnaval.



Il fait chaud déjà. Il fait toujours chaud à Port-au-Prince. Ce n'est pas la faute au soleil. C'est l'air. L'air est rare. J'ai vu un film chez notre voisin M. Verneau, où on utilisait le temps comme monnaie d'échange. On payait tout avec le peu de temps qu'on avait. C'était bien triste de voir des gens mourir par manque de temps. Notre monnaie d'échange à Port-au-Prince, c'est l'air. Plus on en a, plus on est riche. On a tous le temps, surtout quand on est pauvre. L'espace, voilà le vrai luxe. Dans la camionnette, on est tous empilés comme des sardines. Les uns sur les autres. Visages contre fesses.

Quand tu étais plus jeune, tu prenais la camionnette pour accompagner la fille de ton frère à l'école. Tu t'asseyais sur le mec gentil qui voulait bien te prendre sur ses cuisses durant le trajet puisque ta belle-sœur ne te donnait jamais de quoi payer la course. T'étais comptée pour un zombie. Ou bien, si je ne m'abuse – il m'arrive de confondre nos souvenirs – c'était plutôt quand je faisais les courses de mon oncle. Mon oncle, c'était le nom des copains de ma sœur Maculène. Je ne rechignais pas à porter les filles aux grosses fesses et me payais ces virées en rêvant à tout ce que je leur ferais dans mon lit, même si mes cuisses devaient en sortir raides de fatigue.

De toute façon, j'ai de bons souvenirs de ces parcours et c'est toujours avec joie que je me pose sur le marchepied d'une camionnette.

Je garde mon sac sur les genoux ou entre les jambes. La vente au marché Croix-des-Bossales, les enfants qui n'iront pas à l'école ce mois-ci et toi qui m'as fait l'amour hier soir, ça prend toute mon attention. Je pense au loyer, à comment on mangera demain, aux dettes et à ta hanche qui maigrit, mon amour. Ça m'affole, des fesses aussi plates qu'une planche; les voisins croiraient que je ne prends pas assez soin de toi, ou pire, que nous vivons dans la disette. Il ne faut surtout pas, nous serions la risée de tous. On a que faire de la pitié, vaut mieux faire envie.



Aujourd'hui, c'est tout le peuple qui se *putanise*. J'en sais quelque chose. Parfois, si je ne me donnais pas au voisin, la chaudière ne monterait pas le feu. Tu ne t'en doutes pas. Je t'aime trop ou pas assez pour te le dire. Quand tu demandes d'où vient ce qu'on mange, je mens. Je doute fort que tu saches la vérité au sujet de mon job de ménagère au magasin de M. Verneau, ou de repasseuse des messieurs célibataires du quartier.

Tu rêves de te trouver une étrangère – une coopérante américaine ou un agent de l'armée des Blancs casques bleus – cherchant un mec en bonne santé pour s'envoyer en l'air et savonner sa nostalgie. Ta cousine a eu un mariage d'affaires avec un diaspora. Ta sœur Maculène s'est casée avec un vieux retraité de l'armée américaine.

Argent contre services d'époux ou d'épouse sous la neige... Tu es encore bel homme et ce n'est pas ce travail qui te ferait débander. Je sais que ça te tente. J'aurais accepté, car je sais aussi que tu ne nous laisserais pas tomber. Tu nous enverrais des transferts d'argent par Western Union à chaque fin de mois. Quand le bateau Hamilton barre le Canal du Vent, le sexe est la voie la plus sûre pour quitter ce foutu pays. Les femmes et les hommes blancs qui nous font l'amour ne peuvent pas s'en passer puisque, là-bas, chez eux, ce n'est pas si simple, le plaisir; les femmes et les hommes étrangers sont nos boat people. Alors, on se putanise.



Ce n'est vraiment pas le temps d'y penser. Si j'arrive en retard sur le chantier, c'est ma paye qui le paiera. Il y a ce blocus monstre qui fige la circulation. On a l'impression qu'en pensant à autre chose qu'à la route, on aidera le chauffeur à s'y frayer un passage. Dans la camionnette, le plus souvent, on sommeille et le temps passe moins vite. Et on oublie un peu le contre-maître, les professeurs, le patron, les policiers, la vente... Parce qu'il y a toutes sortes de gens dans la camionnette. Il arrive qu'on parle beaucoup, parfois. Religion, femmes, musique. Politique surtout. Ce matin, par exemple, j'entends dire que le gouvernement de transition, qui a fini le mandat du bicentenaire, a reçu 1,3 milliard de dollars à séparer entre les 10 millions d'Haïtiens restant sur l'île. Le président Bush a été tellement heureux d'avoir capturé Saddam Hussein

et enlevé Jean-Bertrand Aristide qu'il a voulu nous rendre millionnaires. Chaque Haïtien indistinctement! Imagine, chérie, ce que ça ferait pour nous et nos cinq enfants: nous recevrons sept millions de dollars pour la famille! Adrienne serait jalouse de nous; depuis son dernier avortement, Mérielien, son homme, ne lui tourne plus dedans. Sans enfant, ils n'auraient que deux millions, les pauvres.

Ils disent que l'argent n'est pas encore débloqué. Les Américains ne font pas confiance au gouvernement. Essaie de te représenter ça: 1,3 milliard de dollars! C'est beaucoup d'argent. L'un des passagers, un monsieur qui m'a tout l'air d'un racketteur, raconte que les voitures, les châteaux, les voyages et les per diem des hauts fonctionnaires ne vont rien laisser à la caisse de l'État. C'est peut-être faux. Qui sait? Il n'y a pas pire mensonge qu'une information retransmise par les passagers d'une camionnette. Ça prend toute la ville. Cependant, il n'y a pas un lieu de débats francs aussi ouvert. Monsieur Tout-le-Monde y dit ce qu'il pense sans gêne ni crainte. Dans la camionnette, nous sommes tous des étrangers les uns pour les autres. La parole est neutre. C'est comme les secrets d'enfants. Comme les amours d'une nuit de carnaval. On oublie vite tout ce qu'on a promis. On oublie toujours tout de l'autre; seul reste, intense, le plaisir de l'échange.

Un jeune blanc-bec au visage allongé, traits fins, cheveux pommadés et ongles propres, qui présente bien et dit s'appeler Duplessis, un jeune à la peau claire – assurément fils bâtard

de petit bourgeois – se plaint du fait qu’il n’arrive pas à trouver du travail malgré ses diplômes en plein de *logies*. On a tous rigolé parce que, dans la camionnette, personne n’avait jamais *trouvé* du travail. On se résigne, on n’en parle plus. Ce n’est pas parce qu’on n’a pas cherché, je ne connais pas chômeur plus actif qu’un Haïtien ; ce n’est pas qu’il n’y a pas de travail non plus. Mais le travail, on ne le trouve pas ici, ça peut arriver qu’on te le *donne*. Ça se fait toujours par complot. Un ami, qui croit que tu es plus intelligent que lui et que tu pourrais bien l’aider à son bureau, te donne un job d’assistant à son poste pour te faire bourriquer à sa place ; un membre de ta famille, qui estime que tu l’emmerdes trop à chaque fin de mois, te donne un des pires jobs de la planète pour te montrer que ce n’est pas si facile de trouver l’argent que tu ne te gênes pas pour lui soutirer ; un ancien camarade de classe, qui te prend soi-disant en pitié, donne un poste ou une situation à ta femme chez tel commerçant ou telle dame mariée de sa connaissance pour t’humilier un peu plus, si ce n’est pour avoir ses entrées chez toi et venir tripoter la chatte de ton épouse reconnaissante dans ton dos. Il arrive qu’entre gros bonnets, on se donne du travail moyennant avantages, finances, redevances... Ce sont toujours ceux qui te donnent le job qui se trouvent une bonne raison de le faire.

En fait, Duplessis m’a tout l’air d’un novice. Il est bien mis, cravaté. Il fait des manières, et il cherche ses mots. Pas du tout habillé comme ce monsieur assis tout près de moi, qui n’arrête pas de critiquer les fonctionnaires. Sûrement un

professeur ou un jeune juriste magouilleur du tribunal de paix, qui porte lui aussi une cravate à fleurs, et même une veste grise sur son pantalon kaki beige, mais qui n'a aucune classe. Duplessis est finement mis. Chemise bleu ciel propre et bien repassée, cravate à rayures, boutons de manchette dorés, ceinturon noir, souliers de cuir assortis... On ne se donne pas tout ce mal pour se rendre en ville. Les passagers sont plutôt en tenue de brassage, à part bien sûr les trois écolières en uniforme assises jusqu'au fond sur le banc d'en face. Quand j'y pense, ne brassent-elles rien à l'école? À côté des écolières, il y a un vieux pèpère en pantalon noir et chemise blanche fripés, sorte de gardien ou de messenger, homme à tout faire dans les bureaux, qui cache ses rides sous sa bonhomie; puis, terriblement maquillées, deux jeunes filles en mini-jupe, dont l'une tient mal un bébé qui n'arrête pas de tousser; à l'autre bout du banc, un beau jeune homme tatoué, fringué en chemisette, jeans skinny, tennis verts, large casquette NY, perdu dans la musique de ses écouteurs. Sur mon banc, trois marchandes de la Croix-des-Bossales aux seins énormes serrés dans des corsages trop petits, avec des tabliers bleus et sales, pareils à leurs larges jupes; des mouchoirs rouges encadrent leurs visages bouffis et leur donnent des airs de gros bébés qui gazouillent en faisant danser leur grosse poitrine chaque fois que Duplessis lance une connerie. Le magouilleur en veste est assis entre elles et moi. À ma gauche, un ouvrier et son apprenti, vêtus de T-shirts *pèpè* et de pantalons maculés de taches de graisse, de rouille, de peinture...



Un étudiant en blue-jeans, sac au dos, assis à l'extrémité du banc, suit les radotages de Duplessis avec attention. Le *bèfchenn*<sup>2</sup> de la camionnette, couvert de ses haillons, suspendu à l'entrée comme un rideau accroché au linteau d'une porte, invite les clients à monter en criant : «La ville! La ville! La ville!» Nous regardons Duplessis sans vraiment l'écouter. Des fois, nous lui sourions, histoire d'être gentils. Quelques passagers secouent la tête en signe d'acquiescement ou font une grimace montrant leur désaccord.

Pour se désaltérer, on a acheté quelques sachets remplis d'eau. Duplessis est le seul à garder le morceau de plastique dans ses mains après avoir bu l'eau qu'il contenait. Il a du mal à le jeter, gêné de ne pas pouvoir faire comme nous qui balançons indifféremment nos déchets dans la rue. Arrivé près du Théâtre national, j'ai vu Duplessis essayer de lancer le sachet vide dans le cours d'eau de la rivière Bois-de-Chêne, mais, trop léger, le vent l'a déposé sur la chaussée, parmi tant d'autres. Il a rougi. J'ai souri.

Duplessis s'est remis à parler de lui, de ses études et des portes de la ville qui lui restent bloquées au nez. Le jeune homme à la chemisette et à la casquette NY a enlevé ses écouteurs pour opiner : «Seules les filles trouvent aisément du travail. Les femmes sont nées riches et diplômées.» Un vacarme s'en est suivi. Certains d'entre nous ne sont pas de cet avis. Nous comprenons

2 Auxiliaire du chauffeur qui gère les passagers et s'occupe parfois des recettes.

très bien ce qu'il veut dire. C'est quasiment faux. Tout le monde brasse la ville. Le magouilleur en rit longtemps, puis prenant un air sérieux, il dit à Duplessis :

— Je te conseille de te secouer un peu, jeune homme. Le travail, il faut le prendre et non le chercher.

— Comment ça ? s'étonne Duplessis.

— Tout le monde ici se débrouille, nous avons tous une famille à nourrir, des parents qui comptent sur nous, des proches dans la misère. Le soir, il faut rapporter un peu d'espoir et ce n'est pas en passant son temps à déposer des CV qu'on y arrive. Fais travailler ton intelligence, prends d'assaut un bureau d'État, ouvre un commerce, trouve-toi une femme riche ou une diaspora, vends ton âme, mais merde, grouille-toi, arrête de te plaindre ! Offre-toi du travail !

— Il faut être sans scrupule pour faire ça ! s'indigne Duplessis en grimaçant.

Les marchandes de la Croix-des-Bossales ne peuvent plus se retenir, elles laissent partir un long « Hé ! Heeeey ! » en chœur pour se payer la tête du pauvre Duplessis. Tout le monde rigole. Même le vieux pépère, qui affirme :

— De mon temps, un jeune bien portant, avec autant de prestance et de connaissance que toi, était fait ministre par le gouvernement. Mais depuis qu'on a importé le chômage...

— Papy, ne parle pas de chômage, coupe le magouilleur. Je déteste ce mot. Le chômage est

une institution fantôme ici, c'est une invention électorale. Si nous travaillions, nous n'aurions pas le temps de voter.

Tout le monde réagit. Nous nous mettons à parler en même temps. Brouhaha.

— Merci! crie une écolière.

Le *bèfchenn* n'a rien entendu, il n'a pas alerté le chauffeur.

— MERCI! crie un peu plus fort l'écolière.

— Zippez vos becs, bande de poules en chaleur! hurle le jeune homme aux écouteurs. Il y a une écolière qui veut descendre, merde!

— Elle ne peut pas ouvrir sa gueule pour parler, répond avec arrogance la plus grosse marchande. J'aimerais bien la voir ouvrir ses cuisses!

On rigole encore.

Le *bèfchenn* avertit le chauffeur en tapant dans la carrosserie. Le chauffeur range la camionnette sur le côté de la route pour laisser descendre les écolières, qui toisent en passant les trois marchandes.

— Wey! Elles se prennent pour des Sainte-Marie! Allez voir sous leurs culottes! Elles sont plus vieilles que toi et moi. Ces petites hypocrites sont les pires rivales des femmes mariées. Elles font des trucs à vos hommes et leur tournent la tête. Elles sont plus fortes que les sortilèges, c'est moi qui vous le dis!

L'une des filles en mini-jupe sort son sein et le donne à son bébé tout en bougonnant:

— Ces garces! C'est bien fait pour elles!

La marchande tire ses paniers et ses sacs de marchandises du milieu de la camionnette afin de faire de la place aux nouveaux passagers. L'étudiant en blue-jean, sac au dos, de l'extrême bout du banc, s'est avancé. Une dame en deuil a pris sa place. Le vieux pépère prend sur ses cuisses une petite fille accompagnée d'une grosse dame, on dirait sa mère, qui s'est accroupie au milieu de la camionnette. Deux autres passagers restés debout, l'échine courbée, s'accrochent à des barres de fer au plafond de la carrosserie pour ne pas tomber. La camionnette redémarre.

L'étudiant, qui a tout suivi avec attention sans intervenir, prend la parole :

— Une mutation s'est produite en nous depuis l'esclavage que l'indépendance n'a pas su corriger. Depuis 1804, nous pataugeons. Le limon de la misère s'est infiltré dans nos articulations et les méandres de notre cerveau. Sur tout le globe terrestre, il n'y a pas de peuple comme nous, vivant l'extrême misère sans lever le petit doigt et se réjouissant à chaque fête – se créant même des festivités! – en attendant l'espoir.

On a honte de rire à nouveau. Personne n'a pipé mot jusqu'à ce que l'étudiant soit descendu de la camionnette à la rue Saint-Honoré. Bon débarras.

Mon orgueil d'homme a voulu lui répondre que son blablabla d'intellectuel *zuzu* ne va pas changer le pays. Mais je n'ai pas les grands mots. Mutation. Cerveau. Méandres. Ça sonne creux

*Les tiens*, Claude-Andrée L'Espérance  
*L'invention de la tribu*, Catherine-Lune Grayson  
*Détour par First Avenue*, Myrtille Devilmé  
*Éloge des ténèbres*, Verly Dabel  
*Impasse Dignité*, Emmelie Prophète  
*La prison des jours*, Michel Soukar  
*Coulées*, Mahigan Lepage  
*Maudite éducation*, Gary Victor  
*Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort*, collectif dirigé par Gary Victor  
*Jeune fille vue de dos*, Céline Nannini  
*L'amant du lac*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*La nuit de l'Imoko*, Boubacar Boris Diop  
*Les chants incomplets*, Miguel Duplan  
*La dernière nuit de Cincinnatus Leconte*, Michel Soukar  
*Cures et châtements*, Gary Victor  
*Des vies cassées*, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)  
*Le testament des solitudes*, Emmelie Prophète  
*Première nuit: une anthologie du désir*, Léonora Miano, (dir.)  
*La maison des épices*, Nafissatou Dia Diouf  
*L'enfant hiver*, Virginia Pésémapéo Bordeleau  
*Quartz*, Jochette Rochette  
*Fuites mineures*, Mahigan Lepage

EVAINS WÊCHE

## LES BRASSEURS DE LA VILLE

Port-au-Prince. Une famille, originaire de province, négocie au jour le jour sa survie jusqu'au moment où un certain Erickson, le monsieur riche des beaux quartiers, jette son dévolu sur l'aînée, Babette, belle et jeune adolescente. L'homme prospère soigne sa fortune à coups d'activités douteuses. La fille se conformera-t-elle au rêve de sa mère qui l'imagine en Shakira? Servi par une écriture jazzée, ce roman est un trésor d'astuces.

La camionnette traverse Port-au-Prince d'un bout à l'autre. Tout le monde est dedans. Tout le monde brasse la ville. La vie nous pèse, mais chacun invente ses propres pas pour danser avec sa croix.

Evains Wêche, né à Corail, au sud-ouest d'Haïti, est l'auteur du recueil de nouvelles *Le trou du voyeur*, prix Deschamps 2013. *Les brasseurs de la ville* est son premier roman. Il vit à Port-au-Prince.